

Parmi les sujets politiques essentiels de notre temps, vous avez souvent dit que la question la plus fondamentale aujourd'hui, c'est celle de ce que vous appelez le « prolétariat nomade », la masse ouvrière immigrée que la mondialisation malheureuse charrie. Vous semblez considérer que c'est à partir de là, du sort à lui réserver, que s'organise aujourd'hui la division entre la politique réactive, réactionnaire si l'on préfère, et la politique émancipatrice. Est-ce que vous pouvez expliciter cette idée ?

Si on considère l'ensemble de l'histoire récente, mettons les cinquante dernières années en Occident, il devient absolument évident qu'un point fondamental a été, dans un premier temps, la constitution d'un prolétariat international à l'intérieur de chaque pays. On parle actuellement de « réfugiés », mais il faut se souvenir que des millions de travailleurs étrangers sont venus dans les usines françaises à partir des années 1950. Il y a eu des Portugais, des Algériens et puis des Africains... Moi qui ai quand même un peu fréquenté les usines, je les ai vus, j'ai parlé avec eux, fraternisé avec eux, j'ai fait de la politique avec eux. Dès cette époque, si vous vous tourniez du côté du prolétariat en son sens le plus classique, c'est-à-dire la masse des ouvriers des grandes usines, eh bien, c'était une masse internationale. C'était déjà un aspect tout à fait remarquable, et on pouvait parler, comme nous le faisons, du « prolétariat international de France ».

Après quoi, à partir des années 1980, il y a eu dans notre pays des phénomènes de désindustrialisation massive. Du coup, il faut voir la chose à l'échelle planétaire. Je l'ai dit tout à l'heure, il y a des masses constituées de millions et potentiellement de milliards de gens qui sont purement et simplement démunis et dont les questions de survie dans leur propre pays ne sont pas réunies. Que font ces gens ? Il s'en vont. Et, entre parenthèses, dans les conditions qui sont celles d'aujourd'hui, on ne peut que leur donner raison. Quelqu'un qui est au bord de la famine, qui a une famille, qu'il s'en aille un peu à l'aventure pour trouver où survivre et soutenir les siens, c'est la moindre des choses, et lui reprocher cela est une absurdité criminelle. C'est ça que j'appelle le « prolétariat nomade ». Ce prolétariat se constitue d'une part de phénomènes du même ordre que ce qui a toujours existé : des gens qui vont régulièrement travailler dans des pays étrangers ; et puis il y a une masse flottante de gens qui fuient des conditions de vie inacceptables. Soit parce que les fondements économiques de leur existence ont été détruits parce que, en général, les terres, les petites terres agricoles sur lesquelles ils vivaient, ont été acquises par des consortiums prédateurs et qu'ils ne peuvent plus y travailler. Soit tout simplement parce qu'il y a des guerres civiles terribles, des guerres religieuses, des interventions impériales des puissances occidentales, et que leur pays est dévasté. Alors je pense que c'est cela le prolétariat d'aujourd'hui pour l'essentiel, c'est cette masse considérable de gens qui errent à la surface du monde et qui en vérité, eux, réalisent dans leur situation concrète le fameux énoncé

de Marx : «Les prolétaires n'ont pas de patrie.» Pour le coup, ce programme est devenu purement et simplement le réel : ils n'ont pas de patrie, ils en cherchent une. Je l'affirme donc : la politique consiste et consistera à ce que des intellectuels politisés dans la direction du nouveau communisme se lient à ce prolétariat nomade et tente de le constituer, autant que faire se peut, dans une orientation politique nouvelle. L'Internationale ne sera pas seulement une construction laborieuse de représentants des différents pays mais quelque chose qui, directement, sera en prise sur la situation mondiale des populations.

Personnellement, je pense que l'âme de la politique, c'est la réunion. La réunion, c'est le cœur de la politique parce que c'est là – et cela quelle que soit l'échelle – que les populations vérifient leur existence et leurs capacités. Alors évidemment, on va dire : «Ah, la réunion mondiale de toutes ces populations, ce n'est pas facile.» Mais c'est une objection un peu formelle. En réalité, on peut tout à fait organiser un tissu de réunions, un tissu d'assemblées, un tissu qui soit opératoire au niveau de l'examen et de la décision, concernant les situations qui ont des effets mondiaux. Parce qu'il faut bien voir que le capitalisme, lui, est entièrement mondialisé aujourd'hui. Les grandes firmes nées de la concentration du capital, ce sont des gens qui sont aussi à l'aise à Shanghai qu'à Chicago ou à Buenos Aires qui les pilotent. La seconde voie, la voie communisme, a un grand retard sur cette mondialisation. Elle reste largement enfermée dans une vision assez étroite, dans des paramètres pauvrement nationaux. Je trouve, par exemple, que l'idée selon laquelle le plus urgent est de se retirer de l'Europe est tout à fait faible. Je pense que finalement, si cela tourne au repli national, on trouvera toujours plus «repli national» que nous. Marine Le Pen et sa clique sont là pour veiller au grain du repli national.

L'espace de l'adversaire étant mondialisé, notre espace doit l'être aussi, et les figures du repli national font partie des causes de l'échec des communismes précédents. En fin de compte, ils n'ont pas pu s'internationaliser véritablement, parce qu'ils ont déclaré des choses comme «nous sommes la patrie du socialisme». En fait, la «patrie du socialisme», c'est un peu contradictoire avec le fait que les prolétaires n'ont pas de patrie. Un internationalisme véritable est nécessaire. Ce que nous pouvons faire, nous, dans cette direction, c'est nous réunir activement avec des gens venus de partout, partager leurs expériences et prendre des positions concernant les situations les plus diverses. Ce qui probablement serait très utile aujourd'hui, c'est la création d'un journal communiste mondial, qui se diffuserait dans le plus grand nombre de langues possible et qui comporterait deux choses : à la fois des études théoriques, idéologiques, politiques sur la situation dans le monde, la construction aujourd'hui de la deuxième voie, et, d'autre part, des bilans d'expériences concernant l'activité populaire, les conquêtes, les victoires obtenues dans tel ou tel endroit, les rassemblements, les mouvements de masse. C'est un projet à l'échelle du monde contemporain, ça. Le projet du communisme nouveau.

Alain Badiou avec Aude Lancelin
In "Éloge de la politique"
Éditions Flammarion / Café Voltaire
140p. - 12 €